

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol II

Montréal, (Bas-Canada) 7 Decembre 1861

No 42.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours prononcé par M. Bentley, lors de la translation des restes de Mgr. MacDonell à Kingston.—St. Nicolas, patron des enfants et de la jeunesse.—Mort et notice de M. Joseph Lacombe, élève du Collège de l'Assomption.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Le Cercle Littéraire.—L'Oratorio du désert.—Lecture de M. Bourassa à l'École Normale.

Nous avons eu, ces jours derniers, l'occasion d'entendre parler des travaux du *Cercle Littéraire*, et nous avons été heureux d'apprendre que depuis les vacances, il a eu déjà plusieurs séances extrêmement intéressantes.

Cette noble Institution a recruté cette année de nouveaux membres pleins de zèle et d'heureuse espérance qui promettent de la constance et du travail : enfin les différentes questions qui ont été traitées, ont fourni matière à de bons discours de jeunes et habiles orateurs.

M. A. Belle a fait deux lectures très bien écrites, l'une sur le meilleur gouvernement, l'autre sur une question de droit. On a eu aussi d'autres travaux de M. Auclerc, M. Desjardins et M. J. Joseph, étudiant en Droit.

M. Jos. Royal a fait deux lectures, l'une sur la littérature et l'examen des *Légendes Canadiennes* de M. l'abbé Casgrain, l'autre sur l'*Histoire*, où il a commencé à donner une analyse du grand ouvrage de M. Guizot sur la *civilisation moderne*.

Louer ce qu'il y a de remarquable dans ce dernier ouvrage, tout en relevant les inexactitudes et les préjugés que l'on peut s'attendre à trouver dans les productions d'un homme tel que M. Guizot, c'est là une tâche tout-à-fait utile et digne de louanges. Il est avantageux de montrer le parti que l'on peut tirer pour la vérité d'un ouvrage aussi important ; mais en même temps, il est indispensable de mettre l'esprit en garde contre les erreurs nombreuses qui viennent souvent accuser les préoccupations de l'écrivain. Nous engageons vivement M. Jos. Royal à continuer ce travail, qui peut être d'un si grand intérêt.

Dans les discussions, l'on a entendu de bonnes appréciations des catholiques qui se sont rendus célèbres depuis le commencement du siècle.

Cet ainsi que l'on a eu des *Études* sur les hommes éminents qui se sont distingués dans la défense de l'Église ; tels que MM. de Maistre, Châteaubriand, de Bonald ; et dans les derniers temps, Louis Veuillot, de Montalembert et Ozanam.

Il est bien à remarquer que, dans cet entraînement des intérêts présents où chacun est engagé, à part les journaux, on lit peu de livres et surtout point de livres sé-

rieux. En attendant on parle beaucoup de lumières, de civilisation et de progrès, mais pour que ces mots répondissent à quelque chose de vrai, de réel et de fécond, combien serait-il important que dans cette grande ville de Montréal, notre jeunesse trouvât l'occasion de faire connaissance avec les grands Génies et les grands talents, en particulier avec des penseurs et des philosophes, tels que Joseph de Maistre et de Bonald, et fut au courant des travaux utiles, accomplis pour la défense de la vérité, autrement que parce que l'on peut en rencontrer, quelque fois, dans les feuilles fugitives d'un journal.

Nous souhaitons que le *Cercle Littéraire*, cet asile sérieux ouvert à la culture des lettres, et au développement de l'intelligence, continue à avoir des membres choisis, studieux et ambitionnant, après leurs travaux habituels, de chercher leur repos dans ces Études élevées, sérieuses qui donnent une si noble diversion à l'esprit, tout en l'élevant et en l'enrichissant.

Mardi prochain nous aurons la satisfaction d'entendre le *Désert*.

Des répétitions ont eu lieu depuis plusieurs semaines ; on a voulu non seulement que l'*Oratorio* fut parfaitement su par les chanteurs, et que le meilleur ensemble fut atteint par l'Orchestre, mais de plus que chacun des morceaux si variés, si nuancés, dont se compose cette belle partition, fut parfaitement compris des exécutants et rendu suivant le meilleur effet possible.

Il paraît qu'on est arrivé à de bons résultats et que les artistes les plus compétents se sont déclarés satisfaits : reste au public à encourager des efforts si louables. Ce qui est utile pour donner le goût de la musique en ce pays et le propager convenablement, ce n'est pas d'aborder une quantité considérable de morceaux et de populariser toutes les mélodies célèbres à différents titres. Mais ce qui est beaucoup plus désirable et avantageux, c'est d'étudier sérieusement, consciencieusement et de faire connaître par des exécutions répétées, quelques-uns de ces rares ouvrages qui ont rencontré, l'adhésion générale, qui sont suffisamment sérieux pour faire connaître toutes les ressources de la musique, et qui en même temps joignent à la science du musicien, une inspiration si vraie, si féconde, si naturelle, qu'ils soient facilement aimés et compris des auditeurs.

Nous espérons que c'est ce que l'on trouvera dans l'exécution du *désert*.

Nous dirons donc à nos lecteurs : préparez-vous pour l'entendre ; souvenez-vous de ce que vous avez entendu dire de ces solitudes immenses de l'Orient, ensevelies sous les sables, et traversées par des populations toujours en mouvement et n'ayant d'autres habitations que la tente.

Représentez-vous ce ciel sans nuage, éclatant comme une fournaise ardente, et ces espaces infinis où l'on ne voit, de près comme de loin, au fond des vallées, sur le penchant des collines, sur la crête des montagnes et dans l'immensité de plaines qui semblent sans fin, que le seul et même aspect du sable—

Du sable, puis du sable,
Le désert noir, chaos,
Toujours inépuisable
En monstre-, en fléaux !
Ici rien ne s'arrête.
Ces mout à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots !

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Orphyr, ou de Membre.
L'œil de loin suit leur soule,
Qui sur l'ardente houle,
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

La solitude frappe les yeux, l'âme s'élève vers Dieu par la prière, en face de ces grandeurs, elle est frappée de sa faiblesse et de son néant : puis l'Oratorio nous montre la caravane.

C'était là la vie des anciens patriarches de la Bible, c'est comme un dernier signe de la vie des premiers temps du monde, où peu de villes étaient bâties, et où presque tous les peuples étaient des peuples pasteurs ; ailleurs une civilisation nouvelle a tout changé, là, les mêmes traditions ont subsisté après avoir traversé peut-être soixante siècle.

Ces usages, ces coutumes des peuples de l'Orient, sont précisément ceux qu'ils tiennent par Ismaël, de leur père Abraham. C'est ainsi qu'Abraham et Loth traversaient le Désert. C'est ainsi qu'Éliézer alla chercher Rébecca. C'est ainsi que Jacob revint avec Rachel et Lia, pour occuper les champs où s'était passée son enfance.

Voilà ce que l'on peut contempler dans cette belle pièce d'art, pour ce qui est des souvenirs du passé. Mais quant au présent, n'est-il pas intéressant de voir un reflet des mœurs et des coutumes de ces populations de l'Orient, qui n'ont peut-être maintenant que quelques jours à vivre, et qui devront céder à la domination et à la puissance des grandes nations chrétiennes de l'Occident.

Le télégraphe électrique sillonne maintenant le Désert, il y a un chemin de fer d'Alexandrie à la Mer-Rouge ; bientôt des steamers traverseront le canal de Suez. Ces pays tombés dans l'erreur, ces populations qui ont fermé les yeux à la vérité, devront peut-être avant peu, reconnaître la Loi des enfants fidèles de l'Église.

Que de souhaits à faire pour que ces contrées, le berceau du monde, et aussi le berceau du christianisme, reviennent enfin à la vérité qu'elles ont connues dans le commencement, et qui y a laissé de si profondes traces.

Nous avons assisté à la séance donnée à l'École Normale par M. Bourassa pour l'inauguration d'un cours sur les Beaux-arts, l'Honorable Surintendant de l'Éducation présidait : M. le Supérieur du Séminaire et

plusieurs notabilités de la ville étaient présents à cette réunion qui aura nous l'espérons d'heureux résultats.

A mesure que le pays grandit, des besoins nouveaux se font sentir et en même temps les moyens d'y subvenir se présentent et s'offrent comme d'eux mêmes.

Comme l'a très bien dit M. Bourassa, un peuple ne peut négliger le culte des Beaux-arts.

C'est là qu'il trouvera les moyens de donner l'encouragement à tant d'esprits merveilleusement doués pour l'illustrer et lui être utiles sous mille rapports ; enfin c'est là qu'il trouvera ce complément que tout esprit réclame pour se développer dans sa force et suivant l'ensemble de ses facultés.

L'antiquité dans ce qu'elle a de plus grand nous montre les arts en honneur dans les nations vraiment dignes d'admiration et d'estime, et en même temps les résultats ont éclaté à tous les yeux.

Un peuple n'arrive à tout son développement, à toute sa gloire qu'à condition qu'il s'applique à faire fructifier les dons de l'esprit, parmi lesquels le goût du beau, le sentiment, sont parmi les plus utiles, les plus à considérer et les plus précieux.

La nation canadienne compte déjà dans le monde ; elle doit se préoccuper d'avoir aussi ce genre de célébrité et d'illustration.

Les grecs n'ont pas attendu d'être un peuple nombreux pour être un peuple si grand, si illustre, si célèbre, qu'il est resté un modèle qui rencontrera toujours l'admiration de la postérité.

Et d'où vient cela, si ce n'est que chez eux, l'esprit était cultivé et développé avec le soin et l'attention qu'il exige, mais qui plus est cultivé et développé suivant toutes ses aptitudes et toutes ses facultés.

Nous renonçons à donner une idée de ce travail de M. Bourassa qui paraîtra bientôt, nous l'espérons, dans l'un des journaux de Montréal, et qui est comme un manifeste qui restera célèbre dans les annales de ce pays.

On a entendu avec un vif intérêt plusieurs discours parmi lesquels nous nous plaisons à rappeler ceux de M. le Surintendant, de M. le Supérieur du Séminaire, de l'hon. Loranger, de M. Cherrier, du R. P. Michel, du P. Cazenave, etc., etc.

Discours prononcé par M. Bentley, prêtre de St. Sulpice,

A LA TRANSLATION DU CORPS DE MGR. ALEXANDER MACDONNELL,

1er Evêque de Kingston.

Nous donnons aujourd'hui le discours prononcé par le Rév. M. Bentley, à la cathédrale de Kingston, lors de la translation des restes de Mgr. MacDonnell.

Cette cérémonie a eu lieu le 26 septembre dernier ; nous en avons rendu compte alors et nous sommes heureux de publier aujourd'hui la traduction de cette oraison funèbre qui nous fait si bien connaître le premier Evêque du diocèse de Kingston.

Messieurs, Mes frères,

L'homme n'est point un être isolé sur cette terre. Chaque individu est comme l'un des anneaux de cette grande chaîne des créatures raisonnables ; chaque individu, dépendant en grande partie de ceux qui l'ont précédé sur cette scène changeante de la vie, modifie à son tour le sort de ceux qui doivent y venir après

lui, et sans entraver cette liberté d'action qui distingue l'homme des êtres inférieurs, préparant d'avance les circonstances dans lesquelles cette liberté devra s'exercer, et dirigeant le cours de son activité. Chaque être humain qui entretient avec ses semblables des rapports intellectuels, quelques médiocres que soient ses talents, ou quelque inférieure que soit sa position sur l'échelle sociale, ne manque pas de laisser quelque impression sur ses semblables, et d'exercer une influence pour le bien ou pour le mal, laquelle même lorsque ses dépouilles mortelles seront réduites en poussière et son nom effacé de la mémoire des hommes, vivra encore, et continuera jusqu'à la fin des temps à modifier en bien ou en mal les destinées d'une longue chaîne d'êtres humains. Si cela est vrai, comme nous n'en pouvons douter, combien profonde, combien étendue, combien durable doit être l'influence de ceux que le ciel a doués de ses plus riches trésors, que leur position sociale a rendus arbitres de la chute ou de la résurrection de plusieurs, et auxquels les circonstances toutes particulières de leur temps ont donné une puissance d'action qui n'est le partage que d'un bien petit nombre ! Et s'ils ont fait valoir ces rares talents, s'ils ont travaillé dans leur haute position pour le bien-être de ceux qui dépendaient d'eux, et s'ils ont profité des circonstances pour empêcher la chute, ou procurer la résurrection de leurs contemporains, alors, assurément, c'est un devoir solennel pour ceux qui moissonnent le fruit de leurs généreux efforts de chérir leur mémoire, de raconter avec orgueil et reconnaissance leurs grandes actions, et enfin, de ne pas rester spectateurs oisifs de leurs vertus, mais de s'enflammer de courage à la vue de leurs exemples, et de s'efforcer de marcher sur leurs traces.

Or, mes frères, si nous sommes réunis aujourd'hui, en si grand nombre pour prendre part à ce spectacle solennel, si notre auguste clergé et nos pasteurs vénérés laissent pour un instant leurs troupeaux, se pressent en foule autour de ces restes mortels, si ce temple superbe s'est revêtu du sombre deuil de la mort, c'est parce qu'il fut ici autrefois parmi nous un Prélat illustre, digne successeur des Apôtres qui, quoique bien que ravi au monde depuis déjà près de vingt ans, vit encore parmi nous par ses œuvres, dont les travaux apostoliques profiteront à un si grand nombre et dont le mérite éclatant, le patriotisme généreux, le dévouement héroïque et enfin les éminentes vertus exigent de nous ce faible tribut de nos hommages, de notre respect et de notre reconnaissance.

Animé d'un même esprit, et dans un but semblable, l'écrivain sacré nous a transmis le panégyrique du Grand-Prêtre Simon, fils d'Onias, dans les paroles que j'ai choisies pour mon texte. Semblable à Moïse dans un autre âge, il fut dans un double sens, le sauveur de ses frères, il les arracha à une destruction imminente ; tout en rétablissant leurs fortunes ruinées, il conduisit leurs âmes abattues vers les biens impérissables de l'éternité, au bonheur inaltérable que la religion seule peut procurer ; et en leur indiquant les sentiers de la justice, lui-même il brilla par ses vertus *"comme l'étoile du matin au milieu des nuages,"* ou plutôt comme le soleil dans l'éclat resplendissant de son midi ! Voilà, M. C. F. l'histoire succincte mais fidèle, écrite d'avance, il y a vingt siècles, de la vie et des vertus de celui dont nous pleurons aujourd'hui la perte ; et la suite des événements qui fourniront la matière de ce discours, nous fera voir que Mgr. MacDonell a réalisé en sa personne, en notre siècle, ces paroles du Saint-Esprit, qui semblent plutôt une prophétie qu'une histoire : *"Celui-ci fut le grand-prêtre qui dans sa vie soutint la maison, et en ses jours fortifia le temple. Il eut soin de sa nation, et la délivra d'une ruine inévitable. Il resplendit comme l'étoile du matin, au milieu des nuages, et comme le soleil du midi, il brilla dans la maison du Seigneur."*

Les orages du XVII^e siècle, loin d'affaiblir l'Eglise de Dieu contribuèrent plutôt à la purifier, et les persécutions sanguinaires par lesquelles l'esprit de ténèbres causa de si terribles ravages, en retranchant ces rameaux desséchés qui surchargeaient la véritable vigne, serviront dans les desseins de la Providence, à commémorer une vie et une vigueur toutes nouvelles aux âmes fidèles qui résistèrent aux envahissements et aux nouveautés de l'hérésie.

Aussi, remarquons-nous que même dans les pays où le démon de Perreur fit les plus grands ravages, et où il semblait que la po-

pulation en masse fut tombée victime de sa constance inébranlable, on avait lâchement prévarié, le Très-Haut se réserva, comme autrefois parmi son peuple choisi, un petit nombre de serviteurs fidèles qui devaient par leur patience, leur ferveur et leur constance, glorifier son nom, et qui de plus quand le moment fixé pour répandre ses miséricordes serait arrivé, lui serviraient d'instruments fidèles pour relever l'ancienne foi et rendre le dépôt précieux qu'ils avaient conservé au prix de tant de souffrances et d'épreuves.

Dans le royaume de l'Ecosse, la vraie foi avait trouvé un refuge contre la persécution dans les districts montagneux du Nord : ce fut là parmi une troupe choisie de confesseurs et de martyrs, que Dieu prépara le vase d'élection qui devait porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre ; Celui qui était destiné à devenir un jour un des successeurs des Apôtres, partager leurs travaux et imiter leur zèle, en publiant la nouvelle du salut dans cette partie septentrionale du Nouveau-Monde, enfin à la mémoire duquel nous sommes venus offrir de concert un faible tribut de respect et de reconnaissance.

Il naquit l'an de grâce 1762, dans le Comté d'Inverness, de parents qui jouissaient d'une modeste aisance. Là, entouré d'une population pauvre, mais heureuse de son sort et industrielle, édifié par des exemples de simplicité évangélique, et instruit par la constance éprouvée de ses ancêtres, dont plusieurs, méprisant cette vie terrestre, avec ses faux biens, ses vains honneurs et ses espérances mensongères, avaient scellé la foi de leur sang, le futur Evêque, apprit ces leçons de la *sagesse solide* qui orna la suite de sa vie.

Là, dès son enfance, il apprit à détacher ses pensées et ses affections de ce monde passager, de ses plaisirs trompeurs, et à travailler à l'acquisition des biens impérissables. — Là, il acquit cette conviction intime de la véritable grandeur de l'homme, qui le rendit dans la suite un serviteur si dévoué des pauvres. Là, en un mot, grâce aux leçons qu'il reçut et aux exemples dont il fut témoin, aussi bien sous le toit paternel que parmi les humbles demeures de ses concitoyens, il apprit ces maximes d'abnégation, de charité fraternelle, de zèle pour les intérêts de Dieu, qui dans un âge plus avancé, brillèrent avec tant d'éclat et procurèrent le salut à tant d'âmes.

A ces dispositions pour la piété, Alexandre MacDonell ajouta un amour précoce pour l'étude. — Dès l'âge de douze ans ses progrès dans les sciences classiques, joints aux autres qualités précieuses qui le distinguaient, attirèrent sur lui l'attention de ses supérieurs qui ne tardèrent pas à l'envoyer compléter ses études, au collège ecclésiastique de Salamanque en Espagne. Comme autrefois le jeune Samuel, appelé d'en haut à entrer dans les rangs de la sainte milice, comme lui aussi, il répondit fidèlement à cette voix céleste : Souvent elle le réveilla au milieu des rêves de l'adolescence et lorsque cette voix faible encore et peu distincte le laissait en doute par rapport à ces saintes inspirations qui agitaient son esprit, il répondait par les paroles du prophète : *"Parlez Seigneur, car votre serviteur écoute."* Enfin l'obscurité et l'incertitude, dans lesquelles il plait souvent au ciel de nous laisser touchant la question vitale de notre vocation, s'évanouirent devant la décision de son Directeur spirituel ; et obéissant à cette décision qu'il crût être un appel de Dieu, semblable à celui qui fut adressé jadis au Grand-Prêtre Aaron, il consentit à se charger de la dignité sublime de la servitude irrévocable et des pesantes responsabilités du sacerdoce. Il reçut les saints Ordres en l'année 1786, et fut nommé pasteur d'un des plus pauvres districts de la Haute-Ecosse.

Dieu avait de grands desseins sur ce jeune prêtre, et sur le pauvre et vertueux troupeau confié à ses soins. La main de Dieu devait bientôt les tirer de l'isolement de leurs montagnes, et les répandre par toute l'Ecosse pour la conversion de leurs compatriotes ; ils devaient commencer ainsi la régénération spirituelle de leur patrie si longtemps enveloppée dans les ténèbres épaisses de l'erreur ; et enfin, ils devaient être transportés au delà de l'Atlantique comme les hérauts de l'Evangile en cette Province, comme les pionniers et les fondateurs de cette commu-

té chrétienne, que Dieu a comblée de bénédictions si particulières et qui promet aujourd'hui une abondante moisson.

Telle a été de tout temps, M. T. C. F., la conduite de Dieu envers son Eglise. Dans le Nouveau Testament, comme dans l'ancien, des ressources humainement insuffisantes, des faibles commencements, des efforts qui promettaient peu, voilà tout ce qui paraît d'abord; ce n'est qu'un germe si petit, si insignifiant, si insensé qu'il peut à peine frapper ou attirer l'attention des hommes. "Dieu a choisi les insensés de ce monde pour confondre les sages; il a choisi les faibles pour anéantir les forts, enfin les choses méprisables selon le monde, et même ce qui n'est pas, pour terrasser la puissance." (1. Cor. c. I. v. 27, 28, 29.)

Bientôt, cependant, une source de vie et d'accroissement, cachée, mais irrésistible, se manifeste par ses effets, et par une providence mystérieuse; ces humbles instruments, qui aux yeux de la sagesse humaine, ne sont que folie, faiblesse et impuissance, soudain s'élèvent revêtus de la majesté de la Toute-Puissance, étonnent l'univers par les résultats inattendus de leurs travaux! De ce chaos, de cette obscurité dans lesquels l'œil de l'homme ne peut découvrir ni ordre ni dessein, un *fiat* divin fait sortir des chefs-d'œuvre d'harmonie et de sagesse, de vie et de fécondité, qu'on ne saurait expliquer ni par l'effet de hasard, ni par un triomphe passager du mal, ni par un coup de la politique humaine, mais seulement en les attribuant à celui qui pèse l'univers dans le creux de sa main, et dont la volonté souveraine ne connaît rien d'impossible. Ainsi au commencement, par une seule parole il fit sortir de la matière confuse et inerte, la terre, la mer et le firmament, avec toute leur beauté et perfection, et donna l'être à l'homme, ce mystérieux abrégé de toutes les œuvres, ce monde en petit si parfait et si digne d'admiration. Ainsi encore quand sa patience amoureuse, ayant enfin fait place à une juste vengeance, il eut effacé et détruit sa première création souillée et défigurée par le péché, il repeupla la face de la terre au moyen d'une seule famille, que sa Providence avait sauvée du naufrage universel. Ainsi encore ayant béni la foi simple et constante d'Abraham, il le rendit père d'une postérité plus nombreuse que les sables de l'Océan, ce peuple choisi du Très-Haut. Et si nous descendons le cours des temps jusqu'au Nouveau-Testament dans lequel nous trouvons l'accomplissement des promesses, la réalisation des figures de l'Ancien, nous ne citerons qu'un seul exemple entre mille. C'est ainsi que du cénacle de Jérusalem, qui habitait contre la fureur des Juifs quelques pêcheurs ignorants et timides, Dieu fit sortir une troupe de confesseurs et de martyrs qu'aucun glaive n'a pu exterminer, un collège de Docteurs auxquels aucune philosophie n'a pu résister, une armée de conquérants aux pieds desquels César fut forcé de déposer son sceptre.

La nature s'était toujours montrée avare de ses richesses envers les hardis montagnards confiés aux soins de M. MacDonell, et leur infatigable industrie pouvait à peine arracher de leurs collines stériles, la nourriture nécessaire à la vie. A ces difficultés plusieurs des seigneurs dont ils étaient les tenanciers, ajoutaient des privations encore plus grandes; car par une politique avide et inhumaine, qui de nos jours encore vient de relever la tête, que tout chrétien doit condamner et qu'un homme qui respecte les premiers éléments du christianisme ne peut mettre en pratique, ces pauvres montagnards furent cruellement chassés de leurs fermes; et ces demeures dans lesquelles leurs pères avaient vécu et étaient morts, furent changées en étables de bestiaux. Une détresse jusqu'alors inouïe fut la conséquence de ces expulsions barbares, et en 1792 la famine ravagea le pays, et força les malheureux habitants ou à mourir le long des grands chemins, ou à s'expatrier et à chercher ailleurs les moyens de subsister. Mais émigrer vers des rivages étrangères était un crime aux yeux de la loi, et les infortunés que l'on surprenait essayant de sortir du royaume étaient enrôlés de force dans la marine; de plus ces pauvres gens n'avaient pas les moyens d'entreprendre un si long voyage, et connaissaient trop peu le monde pour tenter cette entreprise avec quelques chances de succès.

Que faire dans des circonstances pareilles? Fallait-il chercher dans un pays étranger un refuge contre la cruauté de leurs maîtres barbares, et s'exposer ainsi à subir des traitements encore plus in-

humains sans avoir même les consolations de la religion ou les sympathies de l'amitié, pour soulager leurs maux, ou pour adoucir leur passage à l'éternité? Ou bien fallait-il rester dans leur patrie jusqu'à ce qu'une mort prématurée vint les délivrer de leurs souffrances?

Mais je m'aperçois, que je m'égare dans le labyrinthe de l'histoire, et que je donne une dissertation sur l'époque plutôt qu'un panégyrique des vertus de notre évêque. Comme les instants dont je puis disposer sont trop courts, même pour raconter les principaux faits de sa longue carrière, permettez-moi de satisfaire à vos désirs et d'équiper votre piété, en vous faisant connaître quelques-unes des vertus qui distinguèrent ou plutôt qui caractérisèrent la vie de Mgr. MacDonell. Je veux parler de celles que mon texte indique comme formant l'éloge du grand Prêtre Simon:—"Il fut le soutien de la maison... Il prit soin de sa nation et la sauva de la ruine"—Oui, assurément, il veilla sur les intérêts de sa nation et procura son bonheur en donnant des preuves solides de sa loyauté et de son dévouement au souverain sous le sceptre duquel il vivait, et en soutenant efficacement le gouvernement dans plusieurs conjonctures critiques; il fut le gardien des intérêts de ses compatriotes en particulier, en les sauvant d'une ruine imminente. De plus, il fortifia le temple, et brilla en son temps comme l'étoile du matin au milieu des nuages, en propageant le royaume de Jésus-Christ sur la terre, en dissipant les ténèbres qui enveloppaient encore cette partie septentrionale du continent américain, et les faisant disparaître devant la lumière de salut.

Permettez-moi de me borner à ces quelques réflexions, et de vous montrer un *citoyen loyal*, un *patriote dévoué*, un *prêtre* et un *pontife* zélé dans la personne de feu Très-Révérend Alexandre MacDonell, premier évêque de l'Eglise catholique dans le Haut-Canada.

Ne pensez pas, M. C. F., comme quelques-uns se le sont fausement imaginé, et comme d'autres l'ont répété calomnieusement que l'Eglise est essentiellement hostile à l'Etat, et qu'un catholique sincère et conséquent est nécessairement un sujet déloyal. Tout au contraire, l'Eglise n'est pas plus opposée à l'empire que la foi à la raison, le surnaturel au naturel et l'éternité au temps. Il est vrai que l'Eglise diffère essentiellement de l'Etat. La première est une institution merveilleuse dans laquelle la main de Dieu opère avec plus de puissance, dans laquelle la Providence manifeste plus clairement sa conduite pleine de sagesse, et dans laquelle l'action de l'homme est plus visiblement subordonnée à celle de Dieu. Elle est une institution d'un ordre plus élevé, parce que les intérêts sur lesquels elle veille, et qu'elle est chargée de protéger, sont plus durables et d'une portée plus étendue; parce que les éléments dont elle se compose sont moins sujets à l'action destructive du temps, et à l'influence corruptrice des passions humaines; parce que les moyens dont elle dispose pour maintenir l'ordre et l'harmonie, sont plus puissants et plus efficaces; enfin parce que l'Esprit qui lui communique sa vitalité et sa force n'est autre que cet Esprit de vérité et de justice qui doit demeurer avec elle à jamais." (Joan. XIV. 16.)

L'Eglise, par conséquent, diffère de l'Etat, est plus élevée que l'Etat, mais ne peut jamais être opposée aux intérêts véritables, aux droits réels de l'Etat; car l'un et l'autre, ont été institués par le Tout-Puissant lui-même. L'ordre temporel a été fondé par Dieu aussi bien que l'ordre spirituel, et ni l'un ni l'autre ne pourrait subsister un seul instant sans sa volonté; car tout pouvoir vient de Dieu; (Rom. XIII. 7.) toute puissance est une communication de son souverain droit. Tout devoir n'est autre chose que l'obéissance de sa volonté. Aussi l'obéissance à tout gouvernement légitime, à toute autorité régulièrement constituée, fut toujours l'exhortation pressante que l'Eglise adressa à ses enfants; et afin de rendre ce devoir à la fois plus facile et plus fort, elle n'a jamais cessé d'assurer aux fidèles qu'en obéissant aux commandements légitimes des hommes, ce n'était pas à l'homme, mais à Dieu lui-même qu'ils rendaient l'hommage de leur obéissance, et que d'autre part, en résistant au pouvoir, ils résistaient aux lois de Dieu lui-même."

Je sais bien que, sur ce point comme sur tous les autres, la ca-

l'homme nous a représentés sous de fausses couleurs et qu'on a lancé contre les disciples la même accusation qu'on fit autrefois contre le maître : " Nous avons trouvé cet homme occupé à pervertir notre nation, défendant de payer le tribut à César, et se déclarant lui-même roi." (Luc. XXIII. 2.)

(A Continuer.)

SAINT NICOLAS.

I

J'ai souvent entendu des gens du monde demander pourquoi St. Nicolas a été choisi pour patron de l'enfance et de la jeunesse. " Comment ! disent-ils, a-t-on été chercher un saint des temps les plus reculés ?... un Evêque ?... "

Lisez et vous aurez la réponse :

Suivant les opinions les plus probables, St. Nicolas naquit au troisième siècle de l'ère chrétienne, à Patara en Lycie.

Ses parents étaient opulents selon le monde : selon Dieu ils étaient riches de la véritable richesse, la piété et la vertu.

Comme le jeune Samuel, Nicolas leur fut accordé après de longues prières, pour consoler leur vieillesse ; ses historiens racontent que les bénédictions du ciel le prévinrent avant sa naissance, et que des signes merveilleux qui entourèrent son berceau, aussi bien que des révélations mystérieuses, dont, plus d'une fois, fut favorisée sa pieuse mère, firent présager tout ce qu'il serait un jour.

Voici comment un illustre prédicateur, le P. Maccarty, a tracé le portrait de St. Nicolas dans son enfance, en suivant pas à pas les récits des anciens historiens.

" Exempt des défauts ordinaires du premier âge, non seulement on ne remarqua en lui ni humeur, ni caprice, ni légèreté, mais encore il étouffa les personnes même consommées en vertu, par une égalité de caractère, une douceur, une patience, une docilité à toute épreuve. "

" Appliqué dès lors à tous ses devoirs, il ne témoignait que de l'indifférence pour les amusements et les jeux. La prière faisait son délassement le plus doux et ses joies les plus pures.

" Son plus grand plaisir était de porter de légères aumônes aux membres souffrants de Jésus-Christ. Tous les dons qu'il recevait de la libéralité de ses parents, il les versait dans le sein de l'indigence, et faisait ainsi l'apprentissage de cette incomparable bienfaisance, qui devait le rendre un jour si célèbre dans tout l'univers. "

" Il n'avait pas encore dix-huit ans, lorsque la peste lui enleva ses parents. Cette mort prématurée le laissa possesseur d'un immense héritage ; mais loin de rétrécir son cœur, comme il arrive quelque fois, les richesses ne firent que développer dans son âme les instincts charitables que Dieu lui avait donnés pour secourir ses semblables. Dès qu'il s'était vu en possession des biens qu'il tenait de sa famille, il avait songé qu'il n'en était que le dispensateur, et que c'était à soulager les pauvres qu'il devait les consacrer. Aussi avec de telles convictions, il n'y avait pas de misère qui échappât à son œil vigilant, et qui pût se soustraire à sa main compatissante : il donnait à tous, disent ses historiens, il donnait partout, il donnait toujours, mais les *besoins cachés* et la *misère timide* trouvaient surtout accès auprès de lui. "

Tel fut, jeunes lecteurs, pendant ses premières années

et pendant sa jeunesse, St. Nicolas que l'on propose à votre imitation.

Voyons maintenant comment St. Nicolas, devenu Evêque de Myre, à mérité d'être donné pour protecteur et pour patron des enfants et de la jeunesse.

Trois traits des plus touchants de sa vie durant son épiscopat vont nous le dire.

Voici le premier.—Au sortir du saint temple, où il venait d'être sacré Evêque, une femme éplorée vint se jeter à ses pieds, tenant dans les bras son enfant inanimé. Le pauvre petit venait de trouver la mort dans un brasier ardent où il était imprudemment tombé. Saint Nicolas, touché de la douleur de la mère, lève les yeux au ciel, fait le signe de la croix sur ce jeune front que la vie a abandonné... Et, soudain, à la vue du peuple nombreux et du clergé qui l'entourent, l'enfant paraît plein de vie dans les bras de sa mère.

—Un homme de la ville de Myre, d'une noble origine et, autrefois dans l'aisance, était, par suite d'adversités, tombé dans la misère la plus profonde. Veuf et sans ressource, il ne pouvait nourrir trois jeunes filles que la Providence lui avait données, ni songer à les établir. Qu'allaient devenir ces trois jeunes infortunées ? Le sort le plus déplorable semblait leur être réservé.

Saint Nicolas est instruit de cette misère et de cette détresse. Il commence par pleurer ; mais, se rappelant que les pleurs ne suffisent pas, il s'ingénie pour soulager le père et les enfants.

Il lui reste encore une petite somme ; Nicolas la partage en trois lots. Sur le soir, il se rend à la demeure des malheureux : par hasard, une fenêtre est ouverte. Soudain, le pauvre gentilhomme, qui se lamentait avec ses enfants, entend un bruit ; on dirait du métal qui résonne en tombant sur le plancher. Il se lève et approche. Oh ! miracle ! c'est une bourse remplie d'argent. Le lendemain et le surlendemain, la même scène se renouvelait.

Saint Nicolas fut-il découvert ? Il le fut ; car, après la seconde donation, le père, désirant connaître quelle était la main mystérieuse qui se faisait l'instrument de la Providence, s'était mis en observation ; et, lorsque Nicolas vint, pour la troisième fois, exercer sa charité nocturne, il le surprit, se jeta à ses genoux et voulait lui baiser les pieds ; mais le saint arrêta les témoignages de cette reconnaissance et voulut lui faire promettre un secret inviolable, mais il ne peut l'obtenir.

—A quelque temps de là, sous le règne du cruel Dioclétien, qui venait d'arriver à l'empire, trois jeunes seigneurs, faussement accusés de conspiration, avaient été condamnés à mort. On vint le dire à l'Evêque. Nicolas court au lieu du supplice, où les trois jeunes hommes à genoux attendent le coup mortel. Il arrache l'arme des mains de l'exécuteur, reproche énergiquement son action au tyran ; et, faisant recommencer la procédure, il atteste l'innocence des accusés, et rend à leur famille desolée ces trois victimes vouées à la mort.

Ces trois traits de la vie de saint Nicolas sont ceux qui ont été le plus souvent représentés dans les tableaux et sur les vitraux d'église.—Le dernier surtout est devenu comme l'appendice obligé du portrait du saint Evêque : de même que, partout, saint Paul est représenté tenant une épée, saint Martin partageant son manteau avec un pauvre, de même, partout, on voit, près de saint Nicolas, une nacelle exposée aux flots, et dans laquelle apparaissent trois jeunes enfants qui élèvent

vers lui leurs mains suppliantes. — Ces trois enfants sont la figure des trois jeunes seigneurs, dont on n'a cru pouvoir mieux exprimer l'innocence qu'en les représentant comme on est au premier âge de la vie ; de même que l'on n'a cru pouvoir mieux peindre les fureurs du tyran, que par les flots irrités de la mer auxquels les enfants paraissent exposés.

St. Nicolas mourut à Myre, dans un âge fort avancé. Son corps resta dans le tombeau que lui avaient érigé les habitants de Myre pendant plusieurs siècles ; et telle était la vénération dont on l'entourait dans tout l'Orient, que les Mahométans eux-mêmes venaient l'invoquer avec autant d'empressement que les chrétiens.

Antérieurement au onzième siècle, plusieurs tentatives avaient été faites par les Occidentaux pour obtenir la possession des restes de saint Nicolas. Ce ne fut que sur la fin de ce siècle, que l'Occident en devint possesseur.

Ce furent des marchands de Bari en Italie, qui rapportèrent le précieux dépôt, en revenant d'un long voyage qu'ils avaient entrepris pour leur commerce.

L'histoire de cette translation est racontée tout au long dans les anciennes *Histoires de l'Eglise* ; elle est assez curieuse pour trouver ici sa place. Elle fait voir qu'elle était, dans ces temps reculés, la simplicité de la foi.

“ L'an 1087, quelques marchands de Bari, entièrement dévoués au culte de saint Nicolas, s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour aller trafiquer à Antioche. Etant en mer, il vint à la pensée de l'un d'entre eux d'aller à Myre avec ses compagnons enlever les reliques du saint. Le projet ayant été communiqué ; ils en conférèrent ensemble. La plupart opinèrent pour cette entreprise, disant que ces reliques étaient dans une église abandonnée, sans clergé et loin de toute habitation : conséquemment qu'ils ne rencontreraient aucune résistance ; quelques-uns cependant soutenaient que l'on ne pourrait réussir.

Arrivés à Myre, ils jetèrent l'ancre, et, après avoir tenu conseil, ils envoyèrent en avant un étranger qu'ils menaient avec eux, dans le but de reconnaître le pays. L'étranger leur rapporta qu'il y avait beaucoup de Turcs dans le lieu où se trouvait l'église du saint, parce que le gouverneur était mort, et qu'ils étaient venus à ses funérailles.

A ce récit, les marchands de Bari mirent à la voile et continuèrent leur route. A Antioche, ils trouvèrent des Vénitiens de leur connaissance, et leur parlèrent des reliques de saint Nicolas.

Les Vénitiens ne leur dissimulèrent pas qu'ils avaient, eux aussi, l'intention de les enlever et qu'ils étaient munis de tous les instruments nécessaires. Les marchands de Bari en furent d'autant plus excités à hâter leur entreprise, ne voulant pas être prévenus par les Vénitiens.

Ayant donc expédié promptement les affaires de leur négoce, ils se remirent en mer ; mais quand ils furent à la côte de Myre, ils changèrent de résolution, craignant sans doute les difficultés, et, ne songeant plus qu'à retourner à Bari, ils profitèrent du vent dès qu'il leur parut favorable. A peine avaient-ils fait quelques milles que le vent changea tout à coup, et ils furent contraints de rentrer au port. C'était, au rapport de quelques auteurs, le 10 avril.

Prenant ce contre-temps pour une marque de la

volonté divine, ils envoyèrent une seconde fois à la découverte : on leur rapporta que le pays était désert, et que l'église n'était gardée que par trois moines. Laisant alors quelques hommes seulement dans le navire, ils débarquèrent en armes, marchant en bon ordre, comme s'ils eussent craint de rencontrer des ennemis, et se rendirent au lieu indiqué, qui était distant de la côte d'environ trois milles. Arrivés à l'église, ils déposèrent leurs armes et firent leurs prières à saint Nicolas ; puis ils s'informèrent auprès des moines où reposait son corps ; ceux-ci répondirent :

“ Nous savons par tradition qu'il est en cet endroit.”

En même temps ils indiquèrent une dalle de marbre fixée sur le sol. Les voyageurs leur dirent alors qu'ils étaient venus pour enlever ce saint corps et l'emporter chez eux.

“ Car, ajoutèrent-ils, nous avons une mission spéciale pour ce sujet, et si vous voulez y consentir, vous recevrez des marques de notre reconnaissance et de celle de tous nos concitoyens, qui professent la plus grande vénération pour saint Nicolas.”

Effrayés d'une semblable proposition, les moines répondirent :

“ Comment oserions-nous entreprendre ce que jusqu'ici nul homme n'a tenté impunément ? Toutefois, essayez, voici la place.”

Les religieux, en répondant ainsi, étaient persuadés que les étrangers ne pourraient mettre leur dessein à exécution, et que s'ils le réalisaient, ce devait être pour eux le signe que Dieu voulait désormais voir honorés dans un autre pays les restes de son grand serviteur saint Nicolas.

Le jour baissait ; les marchands résolurent de ne pas différer davantage. Deux prêtres qui faisaient partie de l'expédition commencèrent les litanies, pour attirer le secours du Ciel sur leur entreprise. Cependant, un des voyageurs, nommé Mathieu, armé d'une lourde masse, rompit la dalle de marbre, et l'ayant descendue, il mit à découvert le cercueil, qu'il ouvrit aussi. Il y plongea la main, et en retira avec respect les ossements sacrés du saint.

A défaut de châsse pour renfermer ces reliques, un des prêtres présenta une riche étoffe qu'il avait apportée, et les y enveloppa. Chargés de ce riche trésor, les marchands s'en revinrent joyeux à leurs navires ; tout aussitôt on leva l'ancre pour se rendre à Bari où ils débarquèrent heureusement.

Dès que l'on sut que les reliques de saint Nicolas y étaient arrivées, une affluence extraordinaire de pèlerins s'y rendit de tous les points de la contrée : on y vint ensuite de toute l'Italie, puis de l'Occident tout entier, et ce pèlerinage devint un des plus fameux de la chrétienté.

HISTORIQUE DE LA FÊTE DE ST. NICOLAS, EN FRANCE.

I.

Les anciens chroniqueurs se plaisent à dire que, dès cette époque, saint Nicolas était devenu le patron de toute la jeunesse, en Europe et en France principalement ; ils ajoutent que “ dès lors, la feste du grand saint n'avoit pas besoin d'être prescrite pour être joyeusement festée : et qu'au bruit des réjouissances et des chants des jeunes escoliers, il estoit facile de deviner qui festoit et qui l'on festoit.”

A Paris, le matin de la Saint-Nicolas, la plupart des

élèves des collèges et des pensions se rendaient de Notre-Dame à Saint-Nicolas-des-Champs (1), où ils assistaient à une messe célébrée en l'honneur de leur patron.

Le long de la route, on se livrait à de joyeuses conversations, que l'on suspendait pour chanter par intervalles quelques strophes de l'un de ces cantiques du vieux temps.

Celui que préféraient les enfants et que, par conséquent, ils se plaisaient à chanter avec plus d'entrain, était celui qui commence par ces mots :

Du grand saint Nicolas célébrons la mémoire, etc.

où, entre tous les autres couplets, on trouvait ceux-ci, dont la première strophe avait trait aux *trois jeunes infortunées* que saint Nicolas aida de sa bourse, par un procédé si délicat :

Que le bonheur d'autrui pour son cœur a de charmes !

.....
Il calme leurs alarmes,
Il leur rend le repos...

et la seconde se rapportait aux jeunes seigneurs qu'il arracha à la mort :

Chez le tyran pervers
Il court, il vole et brise
Leurs fers.

Le reste du jour, les écoliers de Paris se répandaient en bandes joyeuses dans les rues, tirant des pétards, se partageant des gâteaux et faisant tout retentir des éclats bruyants de leur joie. Sur le soir, il y avait festin dans toutes les familles et dans toutes les pensions ; et l'on ne manquait pas, au dessert, de répéter quelques-uns des couplets du cantique privilégié.

II.

En certains endroits, surtout en Champagne, où le 6 décembre se célébrait avec plus de joyeux entrain que dans les autres provinces de la France, les enfants trop pauvres pour se livrer aux réjouissances consacrées par les traditions, avaient inventé un ingénieux moyen : ils fabriquaient des compliments rimes, que ceux d'entre eux qui étaient plus habiles calligraphes écrivaient splendidement sur des feuilles de parchemin qu'ils encadraient de dessins et d'arabesques coloriés. Porteurs de ces compliments, qu'ils nommaient *Epigrammes*, ils allaient s'adresser aux notables du quartier, faisaient admirer les beaux traits de leur plume ou de leur pinceau, récitaient leurs vers de mémoire et attendaient, ainsi que font d'habitude ceux qui présentent une requête. L'on savait ce que voulaient dire la démarche et l'*épigramme* ; une libéralité était invariablement au bout de l'une et de l'autre. Par ce moyen, il n'y avait pas d'enfants qui ne prissent part à la joie générale. Il va sans dire qu'elle se traduisait, en Champagne, comme à Paris, par des cris de joie, des pétards et mille réjouissances.

III.

Depuis la révolution de 89, les habitudes se sont transformées, je veux dire que les joies bruyantes, com-

(1) L'Église de Saint-Nicolas-des-Champs subsiste encore aujourd'hui, elle est située dans le haut de la rue Saint-Martin, à Paris. Construite au douzième siècle, elle fut considérablement agrandie au quinzième : elle est remarquable par les détails d'architecture des deux époques auxquelles elle appartient.

pagnes d'une expansion extérieure, qui n'est plus dans nos mœurs, sont rayées du programme de la fête de saint Nicolas. Toutefois, l'antique tradition n'est pas entièrement perdue ; il y a fête à l'église et au foyer de la famille, chaque année, quand revient le 6 décembre. Et si les anciens cantiques ne sont plus en usage, la table de famille, le soir, au dessert, n'est pas sans accents, l'on y chante les poétiques éloges qu'une plume amie de l'enfance et de la jeunesse a su tracer, dans les années dernières, en l'honneur de saint Nicolas, et qui commencent par ces mots :

Pour célébrer le patron du jeune âge,
Heureux enfants, unissons nos transports ;
Dans ce beau jour, offrons-lui notre hommage,
Que jusqu'au ciel s'élèvent nos accords !
O tendre père !
Vois tes enfants :
De leur prière
Écoute les accents.

NECROLOGIE.

Dimanche, 24 de novembre dernier, est décédé, à l'âge de treize ans, au village de l'Assomption, Joseph Lacombe, élève du Collège, né en la paroisse de St. Sulpice.

Tel est le cas fatal qui est venu jeter le deuil au milieu des élèves du Collège de l'Assomption. Crût-on que la mort ne fût pas guidée par le doigt de Dieu, on eut dit, cette fois, qu'elle a su choisir sa victime. Une association des plus jeunes élèves, dite *Congrégation des Saints Anges*, venait de s'établir. En appelant à lui un de ses membres les plus distingués par sa piété, le ciel semble avoir voulu en faire un protecteur, un ange gardien de cette jeune congrégation. Sa vie pure et édifiante fut comme un prélude à ce glorieux privilège.

Placé depuis quelques mois seulement au Collège où l'avait appelé son attrait pour la vertu et pour l'étude, il avait déjà su se gagner l'estime de ses Directeurs et de ses condisciples, qui le regardaient comme le modèle de ceux de son âge. Fils aimant et sans reproche, écolier doux et affable envers ses petits confrères, modèle de soumission et de politesse, d'une candeur d'âme et d'une piété qui le faisaient admirer de tous, telles sont les aimables qualités qui lui valent une couronne plus belle, plus durable que celle qu'il eût obtenue à un concours. Mais ce précieux apanage des âmes prévenues comme la sienne des grâces du ciel, n'est point du domaine de la mort. Aux honneurs funèbres que nous, ses condisciples, lui avons rendus sur la terre, Dieu sans doute en a ajouté de plus vrais et l'a admis à la contemplation de ses perfections adorables.

Succombant à une attaque d'inflammation, ses souffrances durèrent peu, mais furent cruelles. Il vit approcher l'heure suprême avec le calme du chrétien qui fait avec joie le sacrifice de sa vie. Pas une plainte, pas un soupir ne s'échappa de sa bouche pour dire au moins qu'il souffrait. Son regard, constamment tourné vers le ciel, semblait y chercher Jésus et Marie qu'il ne cessa d'invoquer tant qu'il lui resta assez de force pour articuler ces noms si chers à son cœur. Son agonie fut douce comme celle de tous les bienheureux qui se font ouvrir le ciel sans effort ; et son âme s'envola pleine d'espérance au trône de Dieu au moment où le prêtre prononçait ces mots : *Proficiscere, anima christiana*. Son

dernier mot, comme son dernier soupir, avait été la promesse de ne jamais oublier ses condisciples lorsqu'il serait au ciel.

Heureuse mort qui termine une vie pure comme celle de tous les anges que la terre fournit au ciel. Loin de nous attrister et de le plaindre, félicitons-le d'avoir obtenu, dans un âge aussi tendre, la couronne que nous ne pourrions obtenir qu'après de plus longs combats. Écoutons-le plutôt nous exprimer lui-même la suprême félicité dont il est sans doute en possession, par les strophes suivantes que la reconnaissance lui a décernées en retour des exemples des vertus qu'il a laissés à ses jeunes confrères :

J'ai le ciel pour partage,
Je suis avec Jésus,
Immortel héritage
Du peuple des élus.

Je suis comme les anges Par, rayonnant, joyeux, Je chante les louanges. Du Dieu très-haut, comme eux.	Exilés de la terre Quel deuil trouble vos jours ! Vrais enfants de colère Vous gémissiez toujours.
--	---

Dans l'anguste patrie Où je viens d'être admis, J'ai pour mère Marie Et les Saints pour amis.	Pour moi j'ai Dieu que j'aime, Pourquoi me plaignez-vous ? De mon bonheur suprême Soyez plutôt jaloux !
--	--

En ma qualité d'ange Je jouis dans le ciel D'un bonheur sans mélange D'amertume et de fiel.	En signe de victoire Je tiens de sa bonté La couronne de gloire Et d'immortalité.
--	--

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi du Calendrier du Diocèse des Trois-Rivières, pour l'année 1862. Il indique les rubriques des principales fêtes.

— Grand Concert au bénéfice de l'Institution des ORPHELINS CATHOLIQUES, mardi, le 10 du courant au Cabinet de Lecture Paroissial.

Littérature Canadienne.

- Art épistolaire (1^{re}) par Mr. de Villers Ptre in-18. 07.
Abrégé de l'Histoire du Canada, par F. X. Garneau, 1 vol in-12 (édition classique). 30.
Catéchisme de l'Histoire du Canada, à l'usage des écoles, par F. M. U. M. Bibaud. in-32. 10.
Catéchisme politique; ou Elements du droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du peuple, par Gérin Lajoie, 1 vol. in-8. 25.
Chimie (la) appliquée aux Arts et Métiers à l'usage de toutes les familles, par P. Hirbet, in-18. 25.
Cérémonies funèbres dans les cathédrales du Bas-Canada, avec les discours prononcés à cette occasion, par M. Ls. Lafèche, V.-G., et M. Isaac Desaulniers, Ptre. in-8. 25.
Charles Guérin, Roman de Mœurs Canadiennes, par P. J. O. Chauveau. 1 vol. in-8 de près de 400 pages, rel. 1 00.
Considérations sur l'Agriculture Canadienne au point de vue religieux, national et du bien-être matériel, par un ami de l'Education. in-12. 13.

Cours d'Histoire du Canada par J. B. A. Ferland Ptre. 1^{ère} partie 1534—1663—1 vol. in 8 de 522 pages 1.10.

Dictionnaire historique des Hommes illustres du Canada et de l'Amérique, par Bibaud Jeune. 8 livraisons in-12 d'environ 60 pages chacune. 60.

De l'Abolition des Droits féodaux et seigneuriaux au Canada, par Clément Dumesnil in-8. 10.

Esquisse de la vie et des travaux apostoliques de sa Grandeur Mgr. F. X. de Laval-Montmorency, premier Evêque de Québec; suivie de l'Éloge funèbre du Prélat. in-8. 13.

Etat présent de l'Eglise et de la Colonie française dans la Nouvelle-France, par M. l'Evêque de Québec, in-8. 25.

Fables, par Paul Stevens. in-8. 25.

Héroïne (1^{re}) chrétienne du Canada, ou Vie de Mlle Le Ber. 1 vol. in-8. 50.

Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours, par F. X. Garneau. 3^{ème} édition revue et corrigée. 3 vol. in-8. 4.50.

Institutions (les) de l'Histoire du Canada ou annales canadiennes jusqu'à l'an 1819, par Bibaud, jeune, 9 livraisons in-12 de 60 pages chacune. 60.

Instruction pastorale de Mgr. l'Evêque de Montréal sur l'indépendance et l'inviolabilité des Etats Pontificaux, grand, in-8. 17.

Manuel des Parents Chrétiens, ou Devoirs des Pères et des Mères dans l'Education religieuse de leurs enfants, par Al. Mailloux, Ptre. V.-G., 1 vol. in-8 rel. 50.

Manuel des Sociétés de Tempérance dédié à la jeunesse du Canada, par l'Abbé Chiniquy. 3^{ème} édition, in-12. 20.

Mémorial de l'Education du Bas-Canada, (ouvrage universellement recommandé par la presse canadienne) par J. B. Meilleur, Ex-Surintendant de l'Instruction publique, 1 vol. in-18 de 389 pages. 50.

Manuel élémentaire et pratique de l'art agricole, ou Notions pratiques sur l'Agriculture: par un membre du clergé canadien, in-12. 13.

Montréal et ses principaux Monuments—édition illustrée—in-8. 25.

Notes historiques sur la Colonie canadienne de Détroit, par M. Rameau, in-18. 13.

Nouveau Système de Comptabilité agricole, par F. M. F. Ossaye, in-8. 13.

Chez J. B. ROLLAND & FILS.

Louis XIV faisant un jour la revue des gardes françaises, s'arrêta devant un soldat dont la bonne mine le frappait, lui tira son épée du fourreau, la plia, puis la lui rendit. Le soldat, en la recevant, dit au roi avec une hardiesse respectueuse :

« Sire, quand on prend l'épée d'un homme on la lui remet ordinairement au côté. »

Louis XIV, quoique surpris, lui dit : Eh bien ! soit ; j'y consens et il remit l'épée au fourreau.

« Sire, reprit le soldat, j'ai assez lu pour savoir que c'est ainsi que vos prédécesseurs anoblissaient leurs sujets. »

Le roi fut charmé de la finesse du soldat et lui fit expédier des lettres de noblesse.